

SESSION 2015

---

**AGRÉGATION  
CONCOURS EXTERNE**

**Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES  
POLONAIS**

**THÈME**

Durée : 4 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB :** *La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.*

**Tournez la page S.V.P.**

A

## Thème

Sur la photo le père a l'attitude du père. Il est grand. Il a la tête nue, il tient son calot à la main. Sa capote descend très bas. Elle est serrée à la taille par l'un de ces centurions de gros cuir qui ressemblent aux sangles des vitres dans les wagons de troisième classe. On devine, entre les godillots nets de poussière – c'est dimanche – et le bas de la capote, les bandes molletières interminables.

Le père sourit. C'est un simple soldat. Il est en permission à Paris, c'est la fin de l'hiver, au bois de Vincennes.

Mon père fut militaire pendant très peu de temps. Pourtant quand je pense à lui c'est toujours à un soldat que je pense. Il fut un peu coiffeur, un peu fondeur et mouleur, mais je ne parviens pas pour ainsi dire jamais à me l'imaginer comme un ouvrier. Je vis un jour une photo de lui où il était « en civil » et je fus très étonné ; je l'ai toujours connu soldat. Pendant longtemps sa photo, dans un cadre de cuir qui fut l'un des premiers cadeaux que je reçus après la guerre, fut au chevet de mon lit. [...]

J'aime beaucoup dans mon père son insouciance. Je vois un homme qui sifflote. Il avait un nom sympathique : André. Mais ma déception fut vive le jour où j'appris qu'il s'appelait en réalité – disons, sur les actes officiels – Icek Judko, ce qui ne voulait pas dire grand-chose. [...]

Mon père était aussi un brave à trois poils. Le jour où la guerre éclata, il alla au bureau de recrutement et s'engagea. On le mit au douzième régiment étranger.

Les souvenirs que j'ai de mon père ne sont pas très nombreux. A une certaine époque de ma vie, la même d'ailleurs que celle à laquelle j'ai précédemment fait allusion, l'amour que je portais à mon père s'intégra dans une passion féroce pour les soldats de plomb. Ma tante me somma un jour de choisir pour la Noël entre des patins à roulettes et un groupe de fantassins. J'ai choisis les fantassins ; elle ne prit même pas la peine de m'en dissuader et entra acheter les patins, ce que je mis longtemps à lui pardonner. Plus tard, lorsque je commençais d'aller au lycée, elle me donnait chaque matin deux francs (je crois que c'était deux francs) pour mon autobus. Mais je mettais l'argent dans ma poche et j'allais au lycée à pied, ce qui me faisait arriver en retard, mais me permettait, trois fois la semaine, d'acheter un soldat (de terre, hélas) dans un petit magasin situé sur mon itinéraire. Un jour même, voyant en vitrine un soldat accroupi porteur d'un téléphone de campagne, je me souvins que mon père était dans les transmissions et ce soldat, acheté dès le lendemain, devint le centre habituel des opérations stratégiques ou tactiques que j'entreprenais avec ma petite armée.

J'imaginai pour mon père plusieurs morts glorieuses. La plus belle était qu'il avait été fauché par un tir de mitrailleuses alors qu'estafette il portait au général Huntelle le message de la victoire.

J'étais un peu bête. Mon père était mort d'une mort idiote et lente. C'était le lendemain de l'armistice. Il s'est trouvé sur le chemin d'un obus perdu. L'hôpital était comble. Il est maintenant redevenu une petite église déserte dans une petite ville inerte. Le cimetière est bien entretenu. Dans un coin pourrissent quelques bouts de bois avec des noms et des matricules.

J'allais une fois sur ce qu'on peut appeler la tombe de mon père. C'était un premier novembre. Il y avait la boue partout.

Il me semble parfois que mon père n'était pas un imbécile. Je me dis ensuite que ce genre de définitions, positive ou négative, n'a pas une très grande portée. Néanmoins, cela me reconforte un peu de savoir qu'il y avait en lui de la sensibilité et de l'intelligence.

Je ne sais pas ce qu'aurait fait mon père s'il avait vécu. Le plus curieux est que sa mort, et celle de ma mère, m'apparaît trop souvent comme une évidence. C'est rentré dans l'ordre des choses.

Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1993 (1<sup>re</sup> éd. Denoël, 1975)